

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

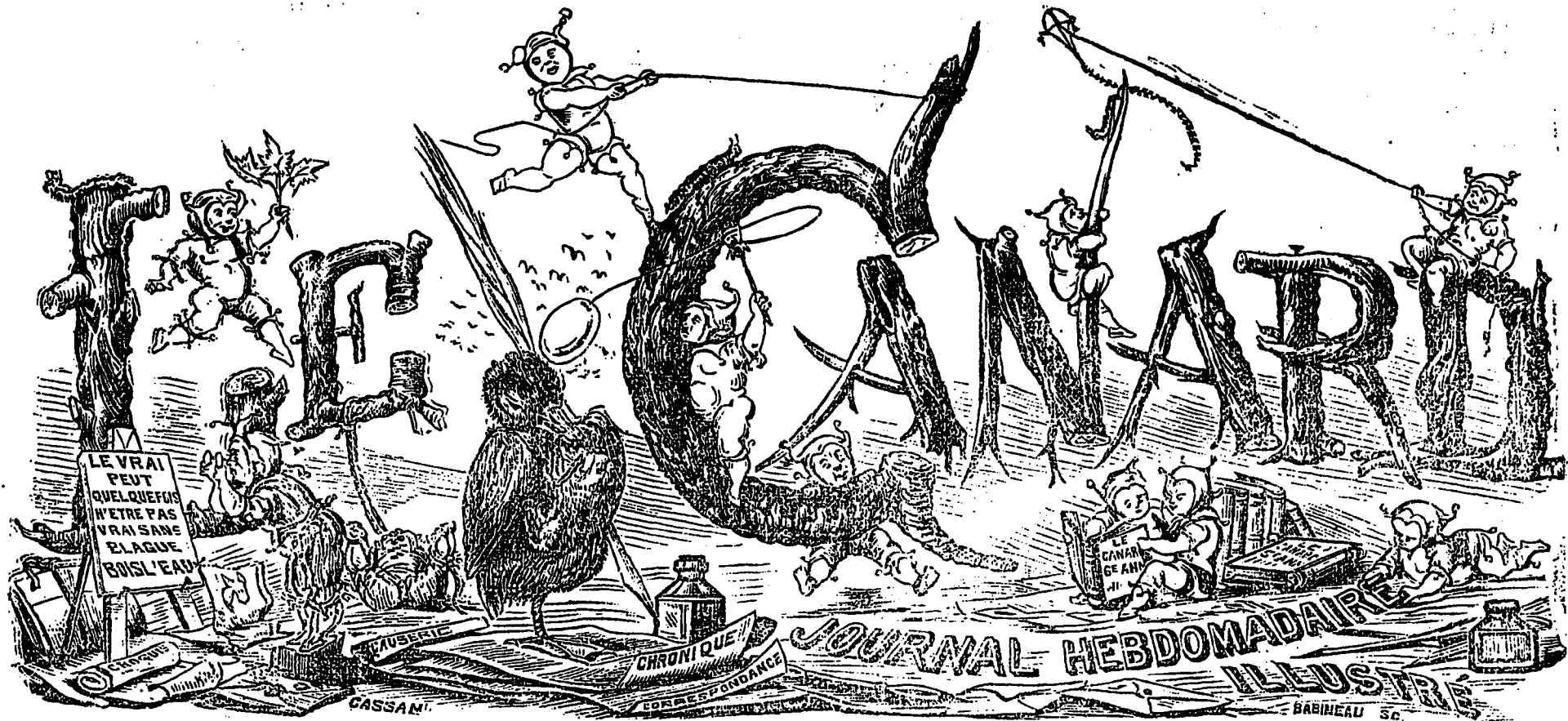
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.



FEUILLETON du CANARD
LES CRIMES
DE
POLICHINELLE.

(Suite.)
XXXIII

Le conseil d'Etat s'étant retiré après la prestation de serment et les négociations qu'on vient de voir Polichinelle toujours riant et de bon humeur se tourna vers le reste du peuple et dit :

— Or ça, mes enfants, les robins et les justiciards sont contents comme vous voyez...

— Oui, oui, dit le boucher qui avait parlé deux fois, et ils seront maîtres maintenant. Ils décideront de votre bourse et de votre vie comme il leur plaira. Nous voilà bien avancés. Le moins qu'il puisse faire, c'est d'embrouiller la procédure, d'emballer les affaires et de quadrupler les frais de justice.

Tout le peuple cria :

— Il a raison le boucher !

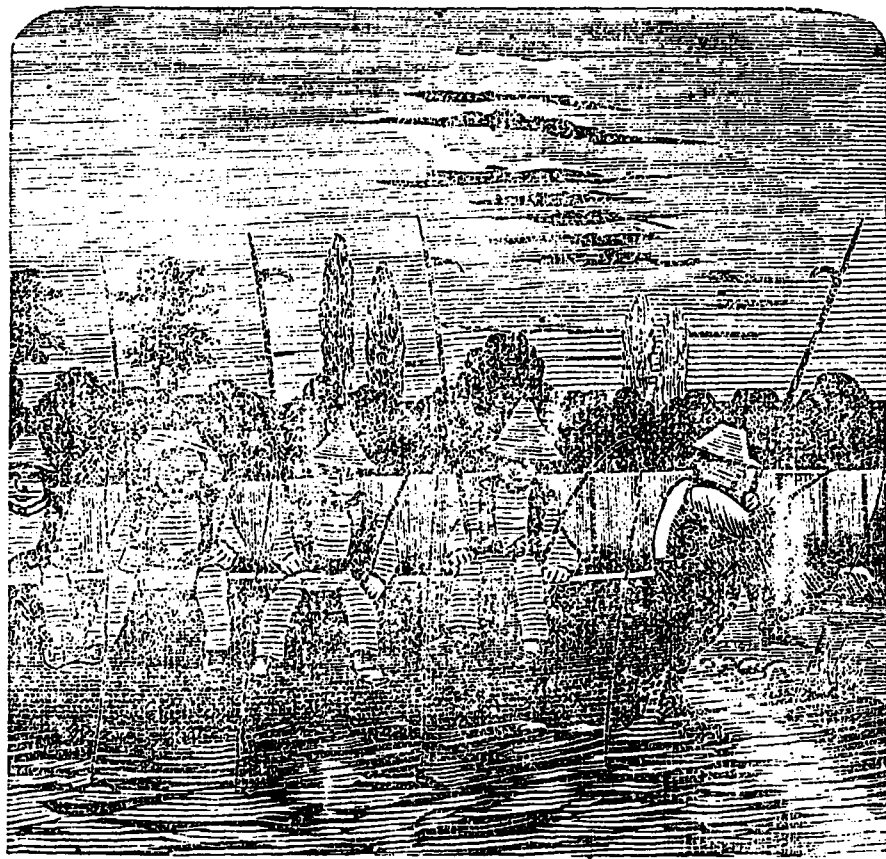
Et Polichinelle lui-même parut frappé de ces paroles. Alors, après un moment de silence, il dit :

— Mais si vous aviez à votre tour droit de choisir les représentants de vos droits et privilèges, qu'en pensez-vous ? Est-ce que vous ne pourriez pas bien vous défendre et leur tenir tête, à tous ces justiciards ?

On trouva l'idée excellente et Polichinelle qui avait son plan, non pas comme le général Trochu, mais comme un Bismarck de premier ordre, demanda d'un air innocent :

— Ne pensez-vous pas que tous les hommes se divisent en deux classes dont chacune doit être représentée dans la nature, parce que leurs intérêts sont tous à fait opposés ?

— Parblou, dit le boucher qui, dé-



A LA LONGUE POINTE

Les citoyens de la Longue Pointe passent leurs journées et leurs nuits au bord du fleuve dans l'espoir de pêcher une seconde baleine.

cidément, était un orateur, il y a les gens d'esprit et les imbéciles

— Imbécile, toi-même ! cria une voix sortie de la foule.

Tout le monde se mit à rire et le boucher montra le poing à l'interrupteur.

— Ce n'est pas ça, dit Thomas Virelo que, un philosophe de ce temps-là : Dupes et dupés, voilà l'histoire universelle.

Polichinelle secoua la tête :

— Ce n'est pas encore ça, dit-il. Il y a que deux espèces d'hommes dans la nature : les propriétaires et les locataires, et comme elles ne peuvent pas plus s'accorder que le chien et le loup, le chat et le rat, le tigre et le lion, il faut créer deux Chambres-nouvelles, l'une de propriétaires et l'autre de locataires, chacune desquelles sera composée de gens de la même caste. Comme ça, chacun pourra parler à son tour et embêter son voisin à mort. C'est le vrai régime parlementaire.

— Mais, objecta le boucher, les

deux Chambres se battent et alors...

— Eh bien, alors, ajouta Polichinelle, je serai l'arbitre et je mettrai la paix entre les deux combattants.

— Mais s'ils continuent à se battre !

— Alors, répliqua Polichinelle, en se tournant avec une grâce parfaite vers le comte Guillaume de Longue-Épée, qui écoutait tout, suivant son habitude, sans rien comprendre, mon glorieux et invincible suiveur le comte de Valeria, son artillerie et d'un coup il fera : Bran ! et mettra par terre trente ou quarante mille des plus méchants,

— Oui, certes, je l'ai Bran ! ajouta le comte de Valeria, en brandissant la pique d'un suisse de la garde royal qui se trouvait derrière lui. Et malheur à qui voudrait m'empêcher de faire Bran ! sur l'ordre de Sa Majesté, car je lui étriperais le ventre ! oui, par la barbe de Mahomet ! je l'étriperais et je mettrai ses boyaux à l'air.

Ce terrible discours mit en fuite la moitié de l'assemblée en commençant

par les femmes et les enfants que les maris et les pères ne tardèrent pas à suivre et ramener dans leurs maisons. D'ailleurs, il était tard et chacun avait envie de dormir.

Et moi aussi, ô mes amis ! et Polichinelle dit à sa femme, pendant qu'il mettait son bonnet de nuit :

— Eh bien ! es-tu contente de moi, mon Isoline bien-aimée ? Suis-je un assez grand roi, un assez profond politique, un philosophe du premier ordre ?

— Oh ! dit-elle en se jetant à son cou comme une ravissante femme qu'elle était.

— Tu es bon, mon Polichinelle ! Tu es le meilleur et le plus sage des hommes, et je remercie tous les jours le Seigneur qui t'a donné à moi.

Elle se mit à genoux et fit sa prière pendant que son mari regardait avec colère dans un coin de l'appartement. Il venait d'entrevoir la raillerie figure du Diable qui, sans être vu d'Isoline, le regardait par-dessus le paravent et riait comme il sait rire,

c'est-à-dire de façon à faire trembler l'homme le plus intrépide.

Polichinelle lui fit vainement signe des yeux qu'il fallait s'en aller. L'autre s'obstinait à rire et à grimacer épouvantablement.

Alors, plein de ruse (car il était malin) et sans être remarqué du Diable, il s'approcha doucement du bédouin qui surmontait le prie-Dieu de sa femme. Tout en faisant face à son ennemi, il dérocha adroitement derrière son dos le vase sacré et lui jeta le contenu au visage avec tant d'adresse et de promptitude que l'autre ne put s'en garantir et se sauva en poussant des cris effroyables.

Tout le palais en trembla sur sa base, la garde royale prit les armes, le comte de Valeria accourut dompté, et se jeta à la main, craignant qu'il ne fût arrivé quelque malheur ; Polichinelle les rassura tous et les renvoya chez eux.

Quand à la belle Isoline, elle était si profondément absorbée dans ses prières qu'elle ne s'aperçut de rien ; mais en se couchant elle dit au roi :

— Mon ami, mon bonheur serait parfait si tu voulais me laisser rendre visite à ma mère dans le château de la Sierra-Touante. Elle n'a pas vu mon fils ; il est si joli ! Je voudrais la consoler aussi et même vous le concilier. Que ne feris-je pas pour réunir auprès de moi ma mère et mon mari ?

— Mauvaise affaire ! pensa Polichinelle. Ma belle-mère voudra me faire pendre. Déjà je suis un peu brouillé avec le Diable ! Qui sait si celui-ci ne va pas se faire son allié ? Un diable et une belle-mère, ça fait deux diables. Comment me tirer de là ? Car enfin cette pauvre Isoline ne peut pas connaître et comprendre mes motifs. Les lui dire est impossible. Refuser est possible non plus. C'est une faveur de si peu d'importance que ma femme m'en voudra toujours si je la retiens ici. Bah ! risquons tout. Pour plus de sûreté j'accompagnerai Isoline. Aussi bien je suis assez curieux, pour mon compte, de voir la Sierra-Touante, où se trouve, dit-on les soupiraux de l'enfer.

Alors, se tournant avec un tendre sourire vers sa femme, il lui dit :

— Ma chérie, je veux mieux faire que de te laisser aller à bas toute seule ou avec des serviteurs et des gardes peu sûrs. Je veux t'y accompagner moi-même, et s'il le faut, si tu exiges, je me réconcilierai avec ta mère.

— Oh ! dit-elle en se glissant entre deux draps, tu es vraiment le meilleur des hommes et le modèle des maris.

Hélas ! hélas ! pauvre Isoline ! Si elle avait pu prévoir !

Dès le lendemain, à midi précis, Polichinelle fit appeler M. Mathieu Mulet, et par un acte de bonne forme passé devant tous les grands seigneurs et tous les chefs des corporations du royaume, il lui délégna la Régence avec tous les pouvoirs royaux y compris ceux de faire grâce ou de punir de mort.

Tout cela pour un délai de trois mois. Vous verrez bientôt si perfidie. Quant au président il ne se tenait pas de joie et d'orgueil; il se carrait dans sa siéme et regardait avec mépris le reste des hommes.

Alors Polichinelle monta en course avec sa femme, suivi des acclamations et des bénédictions d'un peuple idolâtre. Ses mules magnifiquement harnachées traînaient le carrosse au grand trot. Vingt-cinq écuyers de belle tournure caracolèrent à la portière, alternant avec vingt-cinq pages qui appartenaient aux plus illustres maisons du royaume. Cinq cents gardes du corps à cheval, couverts de cuirasses d'argent étincelantes précédaient et suivaient le cortège. Dix courriers faisaient préparer les relais, le déjeuner, le dîner et la couchée.

Un intendant suivait avec des milliers de sacs d'écus, de florins, de pistoles, de doubons et guinées et repandait partout l'or l'argent sur son passage. Les aubergistes qui, par tout pays, attendent les voyageurs au coin des rues pour les dépouiller comme Mandrin et Fra Diavolo les attendaient au coin des bois, quadruplèrent leurs bénéfices. En un mot, jamais troupe plus magnifique n'avait traversé dans un bel ordre et plus paisiblement l'Italie, la France et l'Espagne, ces trois pays bénis du ciel.

Au passage des Alpes, Polichinelle qui devinait tout (par suite de son traité avec le Diable) fit remarquer à sa femme qu'il y avait là des paysages remarquables et qu'on pouvait, en creusant des trous par le travers des montagnes, tracer des routes bien plus commodes que les sentiers de chèvres dont on se servait alors. Il lui expliqua le mécanisme des chemins de fer qui nous paraît si simple aujourd'hui et dont les hommes de ce temps-là ne pouvaient encore avoir aucune idée.

La bonne Ioline écoutait son mari, et admirait ou l'aimait tous les jours davantage. Quant au petit Polichinelle, tout jeune qu'il était, il faisait déjà des questions très intéressantes, et montrait beaucoup de goût pour la géographie l'histoire, la géométrie l'algèbre et toutes sortes de sciences physiques ou naturelles.

En passant près de Marseille, Polichinelle se détourna un peu de sa route pour voir cette ville célèbre. Il remarqua que la Cannebière était une promenade très belle et très animée, que beaucoup de Marseillaises avaient des yeux très doux, que leurs maris gagnaient beaucoup d'argent sans se fatiguer : que la mer était bleue, et que le port sentait beaucoup plus fort, mais non pas mieux que la rose.

A Pau, ils aperçurent de loin les Pyrénées qui leur parurent plus belles que les Alpes, et ils entrèrent en Espagne à quelques lieues de Babylonne, ville déjà très agréable, mais bien moins que Saint-Sébastien où la bonne Isoline aurait volontiers planté sa tente si elle n'avait préféré aller voir sa mère.

(Excusez ce calembour qui ne fait de mal à personne. Je m'engage à n'en pas faire d'autre jusqu'à la fin de mes jours.)

Enfin, ils prirent le chemin de l'Estremadure, où se trouvent la Sierra-Tonnante, dont les géographes modernes, pour des raisons connues de moi seul, n'ont jamais connu et ne découvriront jamais l'emplacement. Polichinelle ne se pressait pas d'arriver, car, d'abord, il craignait la première entrevue, et, de plus, il n'était pas fâché de flâner un peu par les chemins. Vous saurez bientôt pourquoi.

C'est donc sans impatience qu'il visita Burgos et sa cathédrale célèbre, et la magnifique ville d'Avila qui a plus de tours et de maisons ornées que le pauvre Absolon n'eut jamais de cheveux sur la tête. Il passa le Tage sur le pont de Tolède et la rive gauche avec précaution, car les routes de ce pays-la sont fort mal entretenues.

(A continuer)



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous les mois.

Annonces: Première insertion, 10 centins par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 12 Juin 1886

L'EXPULSION DES PRINCES

Désireux d'imiter le gouvernement français qui vient d'expulser les princes appartenant aux familles régnantes ou ayant régné, la corporation de notre ville vient de signifier au roi Horace Boisseau qu'il aurait à quitter Montréal dans 24 heures.

Le CANARD ne peut qu'approuver une mesure aussi sage; car la présence dans nos murs d'un prince ayant porté la couronne pouvait amener d'un jour à l'autre une guerre civile désastreuse.

En vain les nombreux amis du roi avaient ils objecté à la corporation, que le roi ne conspirait pas, qu'il en avait eu plein le dos durant la durée de son règne, qu'il ne voulait plus quitter les délices de la vie privée, et qu'enfin n'ayant pas de dauphin la race royale s'éteindrait d'elle-même, la corporation resta inflexible et hier matin le colonel Labrache accompagné du chef Paradis vint signifier au Roi St-Louis l'ordre d'expulsion.

Le roi reçut cette nouvelle avec beaucoup de dignité, il se contenta de dire ces nobles paroles qui passeront à la postérité: "Jamais je n'aurais conspiré à Montréal pour reprendre le pouvoir, mais du moment que l'on me chasse je suis dégagé et je recouvre mes droits de prétendant—je quitterai avec regret Montréal que j'aimais et j'irai m'exiler à Longueuil ou au Sault."

Puis avec cette courtoisie qui le caractérise, le roi poussa la grandeur jusqu'à offrir des rafraichissements aux deux envoyés officiels, et par l'entremise de son grand chancelier M. Noel il fit cadeau au colonel d'un beau foulard en soie et d'une demi douzaine de mouchoirs au chef Paradis.

Cette nouvelle a fait une grande sensation dans la ville: la rédaction entière de l'Etendard avec le sénateur Trudel en tête portant dans les mains le grand drapeau blanc fleurdelisé qui surmonte la tour de l'Etendard, vint processionnellement jusqu'à la maison du roi, et un grand nombre de badauds de la rue St-Laurent eurent d'abord que c'était l'armée du salut.

Puis vinrent quantité de notabilités pour dire un dernier adieu au noble exilé; la maison du roi fut bientôt pleine et on n'entendait partout que soupirs et gémissements. Seul le roi gardait son calme au milieu de l'émotion générale.

A midi précise l'omnibus qui fait le service entre Montréal et le Sault vint chercher la cour — le roi prit place auprès du cocher — et on installa dedans et dessus, les malles, les archives, les dames d'honneur, les anciens fonctionnaires, le grand chancelier, etc., etc.

Au moment où la voiture partit la foule rassemblée cria: "Vive le roi" et chacun se mit à entamer le fameux chant du départ:

Tu nous quittes et tu l'en vas
Tu l'en vas et tu nous quittes!

Bientôt après l'omnibus disparaissait dans la direction du Mile-End emportant avec lui tout l'avenir d'une dynastie!

Chacun s'accorde à dire que cette expulsion est maladroite et que le prince déchu sera bien plus dangereux en exil au Sault qu'il ne l'était rue St-Laurent.

L'avenir nous l'apprendra!

NOUVELLES DU JOUR

Le premier soin du grand violoniste Prume, aussitôt son arrivée à Montréal, a été de rendre visite à ses confrères de la ville, et entre autres au violoneux de la place Jacques Cartier et à celui qui joue en face de l'Université Laval.

Prume a causé avec ces deux derniers, sur l'art en Europe, il a constaté du reste qu'ils n'avaient fait aucun progrès.

Les deux artistes quêtueux se sont amèrement plaints à Prume de la concurrence déloyale que leur fait Ernest Lavigne avec ses concerts du jardin Viger.

On assure que parmi les curiosités canadiennes que l'on peut admirer à l'exposition internationale de Londres on remarque la collection complète des discours de Galipeau.

ANNONCES DU "CANARD"

THÉÂTRE ROYAL

"Kit the Arkansas Traveller" est un drame fort émouvant qui fut écrit spécialement pour le fameux acteur Chauveau. M. Henry Chanfreau le fils du regretté artiste a hérité du beau talent de son père, et il sait donner au rôle principale de la pièce toute la puissance et toute l'énergie que ce rôle difficile comporte.

Le reste de la compagnie s'acquitte fort bien de sa tâche, la pièce est bien montée, et c'est un des bons drames que nous ayons entendus au Royal.

A vendre par suite de mauvaises affaires 50,000 vieilles paires de bottes. S'adresser rue St-Laurent.

On désire échanger un article de M. Tassé contre une bonne paire de bretelle élastique.

Un riche anglais de Londres qui fait collection de tous les objets curieux qu'il peut trouver paierait un bon prix pour celui qui pourrait lui apporter la barbe de M. Taillon.

Un chevalier du travail désirerait trouver une place bien payée où il n'y ait absolument rien à faire.

Une histoire en partie double

J'ai beaucoup connu un chien. Il s'appelait Bichon. C'était le chien d'une vieille dame, veuve d'un banquier millionnaire.

Elle n'avait pas d'autre tendresse, cette dame. Je doute d'ailleurs que, même du vivant de son défunt époux, elle professât pour lui une affection pareille à celle qu'elle avait vouée au toutou de son cœur.

J'ai beaucoup connu un chien. Il s'appelait Bichon. J'ai beaucoup connu un brave et vaillant homme. Il s'appelait Jacques.

Il était poète. En voilà, n'est-ce pas, une profession? Est ce qu'on est poète?

C'était pourtant un vrai cœur d'or que Jacques, un de ces infatigables architectes de châteaux en Espagne qui traversait la vie comme on traverse un rêve.

C'était aussi un travailleur résolu. Rien de la bohème bohémisante. J'ai beaucoup connu un brave et vaillant poète. Il s'appelait Jacques.

Le chien était hargneux, quinteux, abominable. Il vous happait au passage dès qu'il pouvait. S'il ne pouvait pas, il vous montrait de loin ses crocs rogures.

Et sa maîtresse de trouver exquis les furibonderies de son affreux roquet.

Le poète était doux, patient, modeste et timide. Incapable de médire de personne, secourable pour les faibles, bienveillant à tous.

Je vois encore son sourire dont la sérénité disait si bien une belle et bonne âme. Pauvre Jacques!

Tous les jours, il fallait voir au bois M. Bichon se pavaner dans le landau de sa maîtresse. Il fallait le voir toisant le monde d'un museau dédaigneux.

Quant il lui plaisait de mettre patte à terre, vite un grand laquais galonné se pressait pour recevoir dans ses bras l'enfant chéri.

Et le grand laquais galonné embottait le pas derrière le carliu, s'arrêtant respectueusement quand il plaisait à celui-ci... de s'arrêter.

On rencontrait Jacques cheminant dans Paris, sous la pluie, la bise ou le soleil. Marche! marche!

O'était le Juif errant de l'espérance. Il allait de théâtre en éditeur et d'éditeur en théâtre. Marche! marche!

Le lendemain matin, malgré les déceptions de la veille, malgré une nuit passée à aligner des vers méconnus, il se remettait en route.

Je ne parle pas des avanies subies, des rebuffades rencontrées partout. Les portiers eux-mêmes le repoussaient avec colère.

Ah! le joli paletot qu'on avait fait broder pour Bichon!

Il était bien. Il était rehaussé d'initiales. Il était moelleux et chaud. Ah! le joli paletot!

Comme il faisait bien sous ce douillet vêtement! Comme les passants se retournaient pour admirer le chien de qualité!

Mon dieu! le joli paletot! Un jour—c'était en plein mois de janvier—je rencontrai Jacques sur le quai.

Quinze degrés au-dessous de zéro! Il avait sur la dos une vieille jaquette d'orléans élimée, trouée, navrante.

Juste assez pour être déshabillé, en ayant l'air d'être vêtu.

Et en passant il bouquinait. Et en bouquinant, il frissonnait, toussait... Cela faisait grandement pitié, je vous le jure. Pitié... à qui!

La réparation en Suisse.

Jadis, en Suisse, dans le canton de Zurich, on procédait ainsi vis à vis des époux en séparation. Le juge les faisait appeler ensemble et leur demandait:

—Vous voulez vous séparer?
—Oui, répondaient les deux conjoints avec ensemble et conviction.

—C'est bien vu, bien entendu, il n'y a plus à y revenir?
—Non, non!

—Et bien! mes enfants, au t r mes de la loi, vous allez vous rendre à la prison de la ville, voici votre billet.

Il fallait passer 24 heures en tête-à-tête. C'était dur pour des gens qui croyaient avoir des griefs. C'était d'autant plus dur qu'il n'y avait qu'une étroite collule, qu'une seule chaise et qu'un seul lit. Lorsqu'en entrant, le mari prenait la chaise, la femme lui disait:

—Vous êtes un goujat, vous l'avez toujours été et vous le serez toujours. Si, au contraire, le mari offrait poliment la chaise, la femme lui disait:

—Vous êtes un goujat, voilà que vous m'offrez la chaise, maintenant; il est bien temps d'être poli, cela vous sied mal et ne vous avancera à rien.

Quand on avait bien boudé on finissait par se battre, et la dame vaincue ou triomphante criait comme une pie. Comme on ne peut se battre et orier pendant vingt quatre heures, on finissait par s'expliquer et par s'endormir, quelquefois on s'endormait sans s'expliquer, et le lendemain on s'en allait bras dessus bras dessous, saluer le juge et l'on regagnait sa demeure.

Roman Nihiliste.

Après deux ans de séparation, Serge retrouvait enfin Prascovia. Il ne se jeta point dans ses bras comme l'eût fait un autre. Il lui demanda simplement:

—Tu n'as pas oublié la formule?
Elle sourit, alla à une armoire et y prit une coquette petite bouteille de nitro-glycérine concentrée:

Il eut un mouvement pour approcher ses lèvres des siennes, mais il renonça aussitôt à cette carresse banale, et du pouce traça en l'air un signe maçonnique ineffable.

Un frisson parcourut Prascovia de la nuque à la plante des pieds. Elle laissa tomber la petite bouteille, puis se bria sur le plancher.

La maison sauta, tuant les passants et mettant le feu au quartier. Quant à eux, ils étaient doucement rentrés dans le néant!

Coquilles Célèbres

M. Gaizot, à la tribune, dit: "Je suis à bout de mes forces", un journal imprime: "Je suis à bout de mes forces."

L'évêque Dupanloup, dans une oraison funèbre, parle de l'état des consciences, et je lis: "l'étui des consciences".

La Gazette des Tribunaux annonce la mort d'un avocat qui a "brillé" pendant vingt-cinq ans, le journal porte "brillé".

Jacques Laffitte meurt, le Journal des Débats dit: "La France vient de perdre un homme de rien", pour de bien.

Sous la Terreur, Sieyès écrivait: "J'ai adjuré la République", il devint tout pâle en lisant sur l'épreuve: "J'ai abjuré la République."

Malheureux, dit-il à l'imprimeur, vous voulez donc me faire couper le cou!

Dans le Moniteur universel de 1836, au lieu de: "Les ministres étaient réunis hier dans un grand banquet...", on pouvait lire: "Les ministres étaient réunis dans un grand banquet."

Dernièrement, un de nos journaux du high-life imprimait dans son feuilleton: "La tête de la baronne de X... était parfumée de vermine..." L'auteur avait écrit vermine //...

Et celle-ci, pour finir — Dans une édition du livre d'Heures de Mgr Affre, archevêque de Paris, à l'ordinaire de la messe, on lisait: "Ici le prêtre ôte sa culotte"; lisez: calotte.

COUACS

Implacable, l'ironie féminine !
— Cette pauvre madame de B... disait hier une de ses amies, à quoi ça lui sert-il de cacher son âge, puisqu'elle laisse voir sa figure ?

— Passe une jeune fille, qui a l'air très pressé.
— Ou allez-vous donc, mademoiselle ? lui demande un de ses danseurs de la veille.
La jeune personne, de sa voix la plus angélique :
— Au tir !

Nos concierges :
— Comment ! vous me remettez cette lettre aujourd'hui ? Mais il y a trois jours qu'elle est arrivée !
— Ah ! je vais vous dire, monsieur : je ne me suis pas pressé. C'est un rendez-vous qu'on vous donne pour l'année prochaine.

Un nouvel élu du 4 octobre, représentant le parti ouvrier le plus pur, se présente chez un ministre républicain.
— Qui êtes-vous ? demande l'huissier.
Le visiteur fièrement :
— Annoncez : un serviteur de la démocratie.
L'huissier entre dans le cabinet :
— Il y a un domestique qui demande à parler à monsieur le ministre.

En police correctionnelle, une jeune fille comparait comme témoin.
Le président l'interroge.
— Quel métier faites-vous ?... vous rougissez ?
— Non, monsieur, je blanchis.
— Et tout l'auditoire d'éclater de rire.

Un brave négociant est désespéré de voir que son fils n'obtient aucun succès au collège.
— Ah ! mon cher, dit-il à un ami, je sens bien que ce garçon-là ne sera jamais bon à rien !
— Qu'est-ce que ça fait ? Il vous succèdera...

La scène se passe en Hollande.
Un soldat hollandais, sur le point de partir pour Sumatra, dit adieu à sa "payse".
— Ma Baejeod ! me seras-tu fidèle !
— Oui, Van Oestebal ! Tu me retrouveras à ton retour, dans trois ans, avec des fleurs d'orange.
— Merci ! Kotjeon ; mais si je reste cinq ans ?
— Alors, tu me retrouveras avec des oranges.
— Oh ! mon amour ! mais si je reste dix ans ?
— Alors, Van Oestebal, je ne pourrais plus t'offrir que du caraggio !

Vieille histoire toujours charmante :
On citait dernièrement un joli mot de banquier refusant de l'argent à un bohème de ses amis :
— Tu ne me le rendrais pas, lui disait-il, et alors nous nous brouillerions tout de même. J'aime donc mieux nous brouiller maintenant, c'est plus économique.
En voici deux autres qui sont superbes d'impertinence. On les attribue au baron James de Rothschild.
Un gentilhomme bas perché, à nom retentissant, se présente à son cabinet :
— Monsieur le baron, je vais bien vous étonner. Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous et je viens vous prier de me prêter 10,000 francs, pour quinze jours.
— Monsieur le comte, répondit le banquier, je vais vous étonner davantage : j'ai l'honneur de vous connaître et je vais vous les prêter.
A l'échéance, le débiteur remboursa.

Un mois après, il revient :
— Vous avez bien voulu m'obliger une première fois, monsieur le baron, et je prends la liberté de faire encore appel à votre complaisance...
— Désolé, monsieur le comte, mais on ne me trompe jamais deux fois.

Personne ne prenant garde à cette sinistre mère, qui se faisait petite pour ne pas être remarquée.

V

Chaque jour, grave délibération pour rédiger le menu du repas de Bichon.
Il était si dégoûté, le pauvre ! Quelle pâtisserie nouvelle pourrait bien réveiller son appétit somnolent ?
Quelle friandise pourrait bien être agréée par son palais blasé ?
Grave débat.
Sa maîtresse méditait sur ce sujet durant une heure. Et le sucre, les bonbons, les gâteaux s'accumulaient devant le saturé qui n'y goûtait que du bout des dents.
Plusieurs fois par semaine, on entendait dire à Jacques :
— Ce n'est pas le jour où l'on mange. Ce sera pour demain... peut-être.
Oh ! oui, peut-être !
Et quand c'était le jour où l'on mange, quelle nourriture !
Les résidus sans nom des gargotes interlopes. Les débris hybrides des arlequins à vil prix. Horrible ! horrible ! horrible !

VI

Il faut que tout ait une fin en ce monde.
Bichon mourut un beau matin d'une indigestion. C'était écrit.
Quel deuil !... Sa maîtresse faillit le suivre au tombeau.
Parole, d'honneur ! Elle pleura de vraies larmes comme elle n'en avait pas pleuré le jour où son mari le banquier rendit à Dieu son carnet d'échéance.
Et, dans le fond du jardin, on éleva, à la mémoire du carlin regretté, un monument orné d'une inscription.
Il faut que tout ait une fin en ce monde.
Un jour Jacques le résigné sentit que la résignation a des bornes.
Il passa sur un pont...
Il sauta dessous.
Quand on le repêcha, il était mort.
M. le commissaire de police ouvrit une enquête et quand on apprit que Jacques était poète, le secrétaire de M. le commissaire proféra ces mots :
— Poète !... quel métier de chien !...
De chien !... Oh ! non !... je viens de vous prouver le contraire.

TRIBUNAL COMIQUE

COUR DU RECORDER

La mort aux punaises.

Ce n'est pas que Bombardier manque d'états, il en a trois, non compris l'état d'ivresse ; seulement ce sont des états d'été, sauf le quatrième qui est de toutes les saisons, comme l'amour : si bien qu'on s'explique à merveille que Bombardier ait été arrêté pour vagabondage.
LE RECORDER : Qu'est-ce que vous faites ? Quelle est votre profession ?
BOMBARDIER : Écosseur de pois !
LE RECORDER : Ce n'est pas un état, écosseur de pois ?
BOMBARDIER : Pas un état ? C'est donc un art ?
LE RECORDER : C'est un travail qui peut occuper quelques mois de l'année, mais après...
BOMBARDIER : Quelques mois d'un côté, quelques mois de l'autre, on boulotte.
LE RECORDER : Ce sont les quelques mois de l'autre qu'il faudrait expliquer ; comment vivez-vous depuis qu'on n'écosse plus de pois ?
BOMBARDIER : Oh ! moi je suis vieux roublard, jamais embarrassé. Tel que vous me voyez, j'ai inventé une liqueur pour détruire les punaises, qui vous les asphyxie comme un rasoir ; dix sous le flacon avec la manière de s'en servir.
LE RECORDER : Vous ne devez pas en vendre beaucoup en hiver ?
BOMBARDIER : Je vais vous dire : ma liqueur est aussi bonne pour les boutons ; pour les punaises, on en frotte son bois de lit, et pour les boutons on en frotte sa figure.
LE RECORDER : Vous n'avez personne qui puisse vous réclamer ?
BOMBARDIER : Personne n'a rien à me réclamer, je ne dois pas un sou à quiconque généralement.
LE RECORDER : Les renseignements fournis sur votre compte disent en effet, que vous êtes un honnête homme, on ne vous reproche que de vous enivrer et de ne pouvoir rester nulle part ; vous êtes vieux ; je vous demande si quelqu'un pourrait vous réclamer, se charger de vous loger, de vous occuper.
BOMBARDIER : Ah ! ça me ferait bien plaisir, vu que j'ai trouvé le moyen d'ajouter à ma liqueur quelque chose qui la rendra bonne pour les cors et les toux opiniâtres. Malheureusement, je ne connais personne ; si vous vous en rapportez à moi, je me réclamerai moi-même ; je vous assure que je ne demande pas mieux de vivre en travaillant.
LA COUR n'a pas jugé à propos de le rendre à lui-même, et l'a condamné à \$5 ou deux mois de prison.
Qu'il ajoute un peu de rhubarbe dans sa liqueur et qu'il en fasse usage : il aura du moins le corps libre ; pour un prisonnier, c'est toujours ça.

ALTÉRÉ PAR CARACTÈRE

Les époux Biroy sont devant la cour ; la femme à la barre des témoins, le mari dans la boîte des prévenus.
BIROY, interrogé, donne ses noms, âge et profession ; puis se tournant vers sa femme : Ah ! c'est propre, ce que tu as fait là !
LA FEMME : Je t'en ai prévenu qu'un jour ou l'autre tu serais sur le banc des malfaiteurs.

BIROY : J'y viens pur comme deux et deux font quatre.
LE RECORDER : Voyons, femme Biroy, adressez-vous à la cour.

LA FEMME BIROY : Je viens exprès pour ça.
LE RECORDER : Eh bien, de quoi vous plaignez-vous ?
LA FEMME BIROY : Je me plains que c'est un homme que, si on ne me retire pas de ses mains, je finirai en quatre morceaux.
BIROY : Tu m'arraches des sourires.
LA FEMME BIROY : Les témoins sont là pour dire que c'est un homme qui ne "désivre" pas et qui me bat tous les jours de la semaine, quelquefois plus.
BIROY : Les témoins, je les meprise comme un verre d'eau.
LE RECORDER (à la plaignante) : Enfin, précisez des faits et ne restez pas dans les généralités.
BIROY : Elle ne sait seulement pas où c'est.
LE RECORDER : Voulez-vous vous taire ? (A la plaignante.)
Quand votre mari vous a-t-il porté des coups, et quels coups ?

LA PLAIGNANTE : Quand ? Mais toujours ; un feignant qui bat le pavé du matin au soir.
BIROY : Bon, c'est le pavé que je bats à présent !
LA PLAIGNANTE : Oui, et moi le soir en rentrant.
LE RECORDER : Mais le jour de la scène, quels coups vous a-t-il portés ?
LA PLAIGNANTE : Il m'a jeté son manger à la figure.
LE RECORDER : Vous n'avez pas fait des blessures ?
LA PLAIGNANTE : Non, c'était de la panade.
LE RECORDER : Il ne vous a pas jeté le plat avec.
LA PLAIGNANTE : Non, mais la panade m'a emberné la figure, floe ! que j'ai mes effets massacrés.
BIROY : Et toi, le jour que tu t'as assise sur mon chapeau, est-ce que je t'ai traînée devant le Tribunal ?
LE RECORDER : Enfin, reconnaissez-vous que vous maltraitez votre femme ?
BIROY : Quand je suis en ribote, naturellement.
LE RECORDER : Comment, naturellement ?
LA PLAIGNANTE : Il y est tous les jours.
BIROY : M'sieu, v'là le papier (il tend le papier).
LE RECORDER : Qu'est-ce que c'est que ce papier ?
BIROY : Un certificat.
LE RECORDER : (Après avoir lu) : Eh bien ! c'est un certificat d'un perruquier ?
BIROY : Oui, qui déclare comme quoi il me rase depuis dix huit ans, deux fois par semaine.
Qu'est-ce qu'il prouve, ce certificat ?
BIROY : Ecoutez, votre Honneur, vous ne pouvez pas savoir... Les femmes, ça vous a comme ça des petits airs devant le monde ; mais cette femme là, serait à un noble, à un notaire, à quelqu'un de la haute, qu'il y ficherait des piles... Je suis d'une bonne famille, moi ; j'ai même eu une position dans les chemins de fer.
Quelle position ?
LA PLAIGNANTE (tendant le bras) : Cette position-là... quand les trains passaient, il était cantonnier.
BIROY : Vous lui donnez un bon exemple ! nature.
On voit toujours quand un homme a bu ; mais on ne voit jamais quand il a soif.
LA PLAIGNANTE : Il casse tout à la maison, il a démantibulé jusqu'au lit.
BIROY : Oh ! pour le lit, ça vient de ce qu'il n'était pas solide et que j'ai le sommeil lourd.
LA COUR condamne Biroy à quinze jours de prison.
BIROY : Ah ! les femmes font de jolis chefs-d'œuvre...
LA PLAIGNANTE : Oui, ta mère en a fait un beau, c'est vrai.

NOUVELLES BIZARRES

A l'assommoir :
— Il est trouble, votre malaga !
— Pas ma faute... C'est ça qui remue le vin !

On peut mener l'abus du trente-et-quarante.
Une dame qui revient de Monte-Carlo à une de ses amies :
— Ah ! ma chère ! ce pays-là, c'est le *paroli* terrestre !

Dans un salon.
On parle de la pluie et... du mauvais temps.
— Sans doute, le temps pourrait être meilleur.
Mais, en se couvrant bien, avec un bon caoutchouc, un bon parapluie, des bottes à double semelle... et surtout en restant chez soi, au coin du feu... je vous assure que c'est très supportable.

Entre financiers :
— Pardon, mon cher, je vous dérange ; pourriez-vous me prêter un instant d'attention ?
— Pas à moins de vingt-cinq pour cent !

Un médecin de la campagne laisse chez son malade un paquet de poudre, en recommandant de lui en donner cinq grammes par jour.
— Monsieur le médecin, dit la femme du malade, nous avons bien une balance, mais pas de poids.
— Eh bien, au lieu de cinq grammes, mettez une pièce de un franc, c'est la même chose.
Deux jours après, le docteur, à son grand étonnement, trouva son malade mort.

L'explication suivante lui donna la clef du mystère :
— Comme nous n'avions pas de pièce de un franc à la maison, nous avons mis vingt sous de sous dans la balance.

La veille de Noël :
— Eh bien ! mon petit Paul, tu vas mettre, ce soir, tes souliers dans la cheminée ?
Paul, avec un soupir :
— Oui, petite mère. Mais c'est mon voisin de classe qui a de la chance... il est le fils d'un cordonnier !

Un commis-voyageur en huiles rend compte d'une soirée qu'il a passée dans un théâtre de Paris :
— ... Et il faisait un froid, là-dedans ! tellement froid, mon bon, que les personnes qui pleuraient au paradis, tu sais, tout la haut...
— Eh bien !
— Eh ! ça neigeait sur le parterre.

A l'office,
Ce que l'on a de peine à se faire obéir des maîtres est quelque chose incroyable.

Le jeune André a rencontré un petit Savoyard, qui marchait nu pieds.
— Maman, il faut lui acheter des souliers. Sans cela, il ne pourrait pas les mettre dans la cheminée, la veille de Noël... et il a tant besoin que le bon Dieu mette quelque chose !

Dans un restaurant à vingt deux sous :
— Garçon, vos œufs à la coque sont ignobles, appelez le patron.
Le patron arrive, et regarde les œufs et, s'adressant au garçon d'un air indigné :
— Imbécile ! vous avez l'aplomb de servir ces œufs à la coque. Quand les œufs sont dans cet état, on les sert en omelette.

Un petit Savoyard contemp'e, rue Vivienne, une vitrine de marchand de comestibles, où se promènent une douzaine de tortues.
Après de longues hésitations, il entre dans le magasin.
— Combien la bête ? demande-t-il d'une voix émue.
— Deux francs, répond un employé
— Avec la boîte ?...

Un financier surprend son valet de chambre en train d'essayer un complet que le tailleur est venu apporter pendant son absence.
— Eh bien, Baptiste, que faites-vous donc là ?
— Dame ! j'ai toujours entendu dire à monsieur qu'un banquier n'acceptait des effets qu'à la condition qu'ils aient été endossés !

Un monsieur chauve a fini par assommer l'enfant de la maison par ses conseils "Fais donc ça, fais donc ça etc."
L'enfant, se passant la main dans les cheveux ;
— Eh bien ! fais donc ça, toi ?

Quelques pensées du *Chalicari* :
L'Anglaise, c'est du thé ; l'Allemande, de la bière ; la Française, du bordeaux.
La Parisienne, c'est du champagne.
L'Anglaise se couvre, l'Allemande se vêt, la Française s'habilte.

On faisait une queue au guichet de l'un de nos établissements de crédit. C'était le jour de l'échéance et chacun à son tour présentait son reçu ou son mandat à la caisse.
Depuis un moment, l'huissier de service observait un pauvre diable qui non seulement ne semblait pas pressé de toucher, mais qui laissait encore à chaque instant prendre sa place par le premier venu.
Eh bien ! qu'attendez-vous pour passer à la caisse ? finit-il par lui dire.
— C'est que je n'ai rien à recevoir.
— Alors, qu'est-ce que vous faites là ?
Le pauvre diable eut un triste sourire et résigné :
— Je regarde toucher des billets de banque !

La paresse est la bêtise du corps, et la bêtise est la paresse de l'esprit.

Deux fiancés marchent vers l'autel où l'on va les unir :
— Pourquoi tremblez-vous ? demande le fiancé.
— Pourquoi ne tremblez-vous pas ? répond la jeune fille.

GRAPILLAGES

Au café :
—Qu'est-ce que monsieur prend ?
—Je prends froid, mon ami : terminez donc la fenêtre !

Dédié à MM. de l'Académie des inscriptions et des belles-lettres :
— Papa, pourquoi dit-on le glaive de la justice ?
— Parce que, quand ils les interrogent, les juges tâchent que les accusés se coupent.

M. Balandard a résolu de faire réparer ses appareils de chauffage.
Le lendemain, sa bonne vient le prévenir que les fumistes sont là.
— Des fumistes ! s'écrie M. Balandard avec dignité, soit ; mais pas de mauvaises plaisanteries, n'est-ce pas ?

A la chambre :
— Vous me traitez de rétrograde...
Eh bien, je suis prêt à avancer avec vous...
— Pas possible !
— ...A avancer nos congés de Pâques !

O amié !
A Taraseon, vivaient deux vieux amis, compagnons d'enfance toujours restés étroitement liés. L'un avait quatre-vingt-douze ans, l'autre quatre-vingt-neuf. Le plus âgé vient à trépasser. On ne se décide qu'avec mille ménagements à annoncer sa mort à son vieux camarade qui s'écrie :
— Ah ! enfin, me voilà donc le doyen d'âge de Taraseon !

Un homme heureux.— Loyd French de Colliburg était en cette ville mercredi et se présentait aux bureaux du *News*. Sa figure si joviale était plus que jamais souriante et il semblait aussi heureux qu'un grand payôt qui se balance à la brise. Loyd venait de recevoir \$5,000 comme résultat d'un placement d'un dollar dans le tirage d'avril de la loterie de l'Etat de la Louisiane, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il fut heureux. M. French dit qu'il avait gagné déjà plusieurs petits prix dans cette loterie, mais qu'il n'avait pas acheté de billets pendant plusieurs années jusqu'en janvier dernier ; depuis lors il avait placé un dollar dans tous les tirages mensuels et la dernière fois, qu'il prenait un billet, il gagna \$5,000. Le numéro de son billet était 11545. M. French a une femme et 5 enfants et est un homme peu à l'aise. L'argent qu'il a retiré de la loterie va le remettre d'aplomb et lui permettre de se lancer dans les affaires. — *Edisabeth (Ky.) News*, 1er mai.

Entre cabotins départementaux :
— Figure toi, ma vieille branche, que j'ai failli être directeur à Sisteion.
— Comment ! répond l'ami, tu as failli... avant d'être directeur.

Dans un casino, un baigneur, le matin de son départ, à un de ses amis :
— Ah ! je savais bien que j'avais encore quelque chose à vous dire : je vous prévins que, à l'écarté, quand vous donnez, on voit toutes vos cartes.
— Et c'est maintenant que vous me le dites !

Mahulot, en grand seigneur, a invité une trentaine d'amis à venir faire l'ouverture de ses terres ; mais il a négligé de leur faire savoir que ses terres étaient totalement dépourvues de gibier.
Si bien que les chasseurs casardent sans pitié, faute de mieux, morles et moineaux.

Certains caractères vifs sont comme le champagne ou bouteilles ; excellentes, mais le premier mouvement, le saut du bouchon, est toujours à subir.

A quoi tient la gloire, s'écrie le *Pigaro*.
Après un grand dîner, un de nos illustres docteurs alluma un cigare et dit :

Voici la double cure à laquelle je dois d'être ce que je suis. Petit médecin de campagne sans clientèle, j'ai un jour la bonne fortune d'être appelé en consultation dans un château voisin, chez le comte et la comtesse de X... Tous deux sont malades et

me racontant leur cas. Après les avoir écoutés, je déclare avoir besoin pour me prononcer de certaines analyses... vous me comprenez—qui nécessiteront l'envoi de deux flacons chez le pharmacien, l'un au nom du comte, l'autre au nom de la comtesse.

Huit jours après, muni de l'analyse du pharmacien, je tirais mes pronostics. Je soignai le mari pour le diabète et la femme pour le foie, et je les guéris tous les deux.

— Eh bien docteur ?
— Eh bien ! dit le médecin en reposant son cigare, j'ai eu de la chance. C'est la femme qui avait le diabète et vice versa. Le pharmacien m'a avoué depuis qu'en renvoyant les flacons analysés il avait confondu les étiquettes.

Un monsieur qui a épousé une veuve :
— Je ne sais pas pourquoi mes beaux fils m'en veulent. J'ai toujours été plein de déférence pour la mémoire de leur père. Ainsi, il y avait un portrait de lui, entouré de diamants ; j'ai enlevé les diamants, c'est vrai ; mais je n'ai jamais cessé de l'entourer... de mon respect !

M. Prudhomme se promène à la campagne avec son fils :
— Papa, comment appelle-tu ces arbres si longs et si maigres ?
— Ce sont des peupliers, mon enfant.
— Et à quoi ça sert, papa ?
— Mon fils ! en les coupe, on les scie et l'on en fait des planches de sapin !

Petites définitions :
La langue.— L'organe du palais.
Lustre.— Eclat d'un chandelier en cristal à plusieurs branches qui ne dure que cinq ans.
Luth.— Ancien instrument à cordes dont se servaient autrefois les poètes pour combattre corps à corps.
Madeleine.— Petite pâtisserie d'une belle couleur blonde qu'affectionnait tout particulièrement l'un des plus grands philosophes de l'humanité.

Un pauvre diable de mari se plaint amèrement de l'avarice de sa femme :
— Elle me reproche jusqu'à l'eau que je bois, dit-il.
— Bast ! réplique l'autre, — un ivrogne félicite, — la mienne est encore pire : elle me reproche jusqu'à l'eau que je ne bois pas !

Chez un marbrier :
Une veuve le consulte au sujet de l'épithaphe de son mari.
— Lequel vous semble le mieux : " Qu'il repose en paix..." ou " Requiescat in pace ?"
— " Qu'il repose " n'est pas mal. Mais " Requiescat " est peut-être plus élogieux... Et puis, ça offre un avantage, c'est qu'on ne sait pas bien ce que ça veut dire !

Mlle de Soudéry se plaignait du rhume, toutes les fois qu'elle allait faire des emplettes, parce que, disait-elle, les boutiques sort presque toujours ouvortes.
— N'y allez que les fêtes et les dimanches, lui dit un jour un bel es prit, vous serez sûre ainsi de les trouver fermées.

Un négociant marseillais meurt après avoir gagné des millions en débutant avec vingt cinq mille francs. Il laisse sa fortune à un ami, à la condition que celui-ci mettra vingt-cinq mille francs dans son cercueil. L'héritier, après avoir longtemps cherché le moyen d'acquiescer cette fantaisie sacrée mais coûteuse du défunt, se frappe le front et dit :
— Té ! ze vais lui mettre un chèque ; il le touchera quand il voudra.

Le jeune Alfred à son papa :
Papa, qu'est-ce que c'est donc un journal bien pensant ?
— Mon ami, c'est celui qui pense exactement comme la personne qui le lit !

La force de l'habitude.
Le père Samuel à un petit mendiant :
— Allons, tiens, voilà un sou... tu m'en rendras deux !

Les comédiens s'arrêtèrent dans un petit endroit où se trouve une salle de spectacle au-dessus d'un café.
— Vous ne ferez rien ici, dit-on au directeur ; il n'y a que des filateurs et l'on ne s'occupe que de tissus. Une seule pièce a fait de l'argent chez nous, c'est *Bruno le Filleur*.
— Mais, fit l'impresario, la *Huine* rappelle justement une insurrection des cardeurs de laine...
— Alors il faut changer le titre... Et on afficha

LA LAINE
Drame en cinq actes, de M. V. Sardou.

Petit dialogue de saison :
— Ces brigands de hannetons ! ... Les voilà qui arrivent... Comment faire pour empêcher de tout manger !
Guibollard avec conviction :
— Il n'y a qu'à leur donner un conseil judiciaire.

Dans un restaurant :
— Garçon ! mon bouillon est froid !
— Si on peut dire ! Je l'ai trouvé bouillant.
— Comment ! Vous goûtez donc à ma soupe ?
— Oh ! je n'y ai trempé que le bout du poignet !

Toto, qui souffre beaucoup d'une canine mauvaise, se rappelle les observations maternelles.
— Maman, dit-il avec feu, il faut absolument que cette dent s'en aille.
— Eh bien ! mon enfant, nous irons voir le dentiste pour qu'il te l'arrache.
— Non ! non ! pas de dentiste ; il me ferait mal.
— Comment faire alors ?
— Tu sais bien !... Donne-moi beaucoup de dragées, puisque ça fait tomber les dents toutes seules !...

Le propriétaire à un de ses locataires :
— Je vous répète qu'il m'est impossible de mettre un crochet au plafond, pour votre suspension.
— Il faut pourtant que vous trouviez un moyen.
— J'ai trouvé ; je vous la garderai chez moi dans une armoire !

Le comble du toupet :
Le bohème Quillambois est traqué par des créanciers impitoyables.
L'autre jour, il reçoit à son petit lever, la visite d'un huisier.
Il le reçoit le plus gracieusement du monde, lui fait force politesse, puis, soudain, il s'écrie :
— Ma foi ! vous n'avez l'air d'un galant homme !
— Parfaitement, mais... monsieur...
— Voyons, entre nous, pouvez-vous me prêter cent sous ?

L'historien Daunou vivait dans un faubourg de Paris éloigné du centre, au milieu des jardiniers. Tous les matins, quand ceux-ci voyaient la lumière à sa fenêtre, ils se mettaient au travail et disaient : " Il est quatre heures. "

Bébé, qui va à l'école depuis cette année, va mettre ses deux petits souliers dans la cheminée.
L'année passée, il ne connaissait que Noël qui apportait des jouets ; mais cette année, il connaît Noël... et Chapsal.
Bien avancé, bébé !

A l'hôpital militaire :
— Oh vous sentez-vous mal ?
— Au régiment, major.

Un beau-père qui traverse la salle à manger, pousse un formidable cri !
Un lourd cartel Louis XIV s'est décroché et est tombé à la place où il venait de passer.
Le genre, calme :
— J'ai toujours dit que la pendule retardait.

Un sot reprochait à M. X..., devenu quelqu'un d'avoir été l'apprenti d'un barbier.
— La différence qu'il y a entre vous et moi, lui répondit X..., c'est que, si vous aviez été apprenti barbier, vous le seriez encore.

A la buvette de la Chambre des députés :
— Avez-vous vu notre collègue X..., retour des eaux ?... Comme il est vieilli ! il a maintenant deux pattes d'oiseaux tempes !...
— Alors, ça lui en fait quatre... Et il a tout ce qu'il faut pour sauver le capitolé ?...

Sur le pont de la Concorde :
Deux députés se rencontrent.
— Bonjour ! comment allez-vous ?
— Mal. Je suis éreinté ! Depuis un mois je travaille comme un nègre...
— Dans ce cas, il est grand temps que la session recommence !

On absorbe une abominable pilule qui fait faire la grimace à tout le monde.
L'amphytrion sans se déconcerter :
— C'est du château-lafitte, le 101 des erus.
— Oui, répond un des convives, il il demande à l'erre sur la parole.

Au Ramoli-Club, on présente un membre nouvellement élu à l'ama-bie Guibollard.
— Monsieur, dit le doux gâteux, votre figure ne m'est pas inconnue... Je vous ai rencontré quelque part... Ne serait-ce pas à Nancy ?...
— Certainement non. J'y suis jamais allé.
— Ni moi non plus !...

Lettre d'une cuisinière trouvée par son maître :
" Ma chère Antoinette. Vite dépêchez moi de me répondre par Caron-ho qui te ramènera ce bûchet Madame s'entait à faire son marché elle-même ; voilà-t-il pas qu'elle m'apporte des perdrons. Donne moi donc vite ton moyen pour les faire durcir. A dimanche. — Victoire. "

UNE OFFRE LIBERALE
La " Voltaic Belt Co. " de Marshall Mich. offre d'envoyer ses célèbres ceintures voltaïques et ses applications électriques, pour un essai de 30 jours, à tout homme affligé de débilité nerveuse, perte de vitalité ou de virilité, etc. Des circulaires illustrées donnant tous les détails sont envoyées sous enveloppes cachetées, port payé. Ecrivez leur de suite.

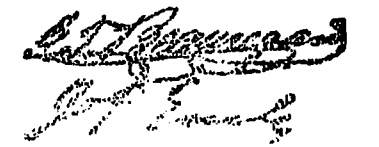
LA CONSOMPTION GUERIE
Un vieux médecin, ne pratiquant plus, a reçu d'un missionnaire des Indes-Orientales la formule d'un remède végétal très simple pour la guérison rapide et permanente de la Consommption, de la Bronchite du Catarrh, de l'Asthme, et de toutes les affections de la gorge ou des poumons. Aussi guérison positive et radicale de la débilité nerveuse et de toute autre maladie nerveuse. Le docteur après en avoir expérimenté l'efficacité dans des milliers de cas a senti qu'il était de son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par ce motif et le désir de soulager les souffrances humaines, j'enverrai gratis, à tous ceux qui le désirent, la formule, en Allemand, Français ou Anglais, avec toutes les renseignements pour le faire et l'employer.
Envoyer par la poste, un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal, W. A. NOYES, 149, Power's Block, Rochester, N. Y.

J. Cassan
DESSINATEUR
— ET —
GRAVEUR SUR BOIS
(Edifice de LA PATRIE)
35, rue ST-GABRIEL, 35
MONTREAL.

CONSOMPTION.—J'ai un remède positif pour la maladie indiquée ci-dessus ; par son usage, des milliers de cas de la pire espèce et très anciens peuvent être guéris. Vraiment, ma foi est si grande dans son efficacité, que j'enverrai deux bouteilles gratuitement avec un traité de valeur sur la maladie, à toute personne souffrant de cette maladie. Donnez l'adresse du bureau de poste et pour l'express.
Dr T. A. SLOCUM, succursale : 32 rue Yongo, Toronto.

JE GUERIS LES CONVULSIONS ! Lors que je dis que je guéris, je n'entends pas dire simplement que je les fais disparaître pour un temps et qu'elles reparaissent après. J'ai fait de ces maladies, *attaques épileptiques* ou *haut mal*, une étude de tout ma vie. Je garantis que mon remède guérit les plus mauvais cas. Parce que d'autres n'ont pu réussir, ce n'est par une raison pour que vous ne soyez pas guéri maintenant. Demandez de suite un traité et une bouteille gratuite de mon remède infailible. Donnez l'adresse pour l'express et le bureau de poste. L'essai ne vous coûte rien et je vais vous guérir. Adressez au Dr F. H. G. Root, Succursale, 37, rue Young, Toronto.

LSL
PRIX CAPITAL \$150 000
Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et trimestriels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.



Commisaires.
Nous, les sous-signés, Prévôts et Banquiers, prions tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos bureaux.

J. H. OGLESBY,
Pres. Louisiana National Bank
J. W. KILBERTH,
Pres. State National Bank
A. BALDWIN,
Pres. New-Orleans National Bank

ATTENTION SANS PRECEDENTE
Plus d'un demi million distribué
Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane
Incorporée en 1858 par 25 ans par la Législature, pour des fins d'éducation et de charité, avec un Capital de \$1,000,000, auquel a été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de \$500,000. Par un vote populaire émanant, son privilège devint partie de la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A. D., 1879.
Les grands tirages sont faits au lieu ordinairement. Ils sont toujours publics. Examinez la distribution suivante :

193ème TIRAGE MENSUEL.
ET LE
Tirage Extraordinaire Trimestriel
A l'Académie de Musique, Nlle-Orléans.
Mardi, 15 Juin 1883
Sous la surveillance personnelle et sous la direction de
Gén G T BEAUREGARD, de Louisiane et
Gén JUBAL A EARLY, de Virginie.
Prix capital - - \$150,000

Notice : Les Billets sont à \$10 seulement. Moitié, \$5. Cinquième, \$2. Dixième, \$1.
LISTE DES PRIX
1 PRIX CAPITAL DE \$150,000 \$150,000
1 GRAND PRIX DE \$50,000 50,000
1 GRAND PRIX DE \$20,000 20,000
2 GRANDS PRIX DE \$10,000 20,000
4 GRANDS PRIX DE \$5,000 20,000
20 PRIX DE \$1,000 20,000
50 " " 500 25,000
100 " " 200 20,000
200 " " 100 20,000
500 " " 50 10,000
1,000 " " 25 5,000

2,275 Prix, s'élevant à \$227,500
Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la Compagnie à la Nouvelle-Orléans.
Pour de plus amples informations, écrivez librement, donnant votre adresse au long.
MANDATS DE POSTE, Mandats d'Express, ou change sur New-York dans une lettre ordinaire, Billets de banque par Express (à nous faits) doivent être adressés

M. A. DAPHIN,
Nouvelle-Orléans, La.
M. A. DAPHIN,
Washington D. C.
Faites les mandats de poste payables et adressez les lettres enregistrées à
NEW-ORLEANS NATIONAL BANK,
New-Orleans, La.

AVIS AUX MÈRES
Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille de " Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants. Son efficacité est sans égale, et votre petit malade sera soulagé immédiatement.
Ayez confiance, à mère, ce remède est infail-lible. Il guérit la dysenterie et la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout le système en général.
" Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants " est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des Etats-Unis. — Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts. la bouteille.

LOUIS LARIVEE FILS
Marchand de Poissons en gros et en détail.
MARCHE BONSECOURS No 1
Toutes sortes de POISSONS frais et salés.
Importations quotidiennes et spéciales pour COMMUNAUTÉS, RES TAURANTS, HOTELS, Etc.
TELEPHONE 663
Effets livrés à domicile gratis.
Montréal, 23 mai 1884.—34